

## PRECARITE

Notre vulnérabilité est notre seule pureté.

Là, au milieu de la mort, naît le chemin inouï de la vie.

Toutes les nuits je fréquente ma précarité. Il m'en reste au matin des bribes de mots que je n'aurais jamais le courage d'entendre en plein jour et quelques lambeaux d'images suspendus à leur fil. Je laisse les premières heures retisser ma peau de jour, et voiler pour vivre ce que la nuit dévoile. De temps en temps, des amis rentrent de voyages lointains où ils ont vécu avec ceux qui n'ont rien, ce que nous appelons rien de ce côté de la terre, et je les vois perdus, ne sachant comment se sentir de nouveau chez eux au milieu de nos débordements, de nos vêtements, de nos nourritures, de nos montres, de nos réserves, de nos flots de paroles, de nos vacances, de nos papiers à remplir, de nos portes, de notre vitesse, de nos projets et de nos clés.

Chaque matin moi aussi je reviens de voyage lointain et j'ai oublié comment on vit cette vie.

Toutes les nuits je fréquente ma précarité et c'est cela, je crois, qui m'a rendu possible de me tenir auprès de la tienne. Je n'ai jamais vraiment réussi à te vouvoyer, même si, au début, bien sûr, je m'y suis efforcée. Tu avais un peu plus de 20 ans je crois. Je me souviens de la première fois où je t'ai vue. J'étais sur la réserve, je prenais le relais de mes collègues qui m'avaient parlé de toi et qui t'avaient rencontrée à la demande de ton père. Tout était fermé, moi la première, dans ma distance prudente, le service, à clefs, ta chambre dont l'infirmière hésitante poussa la porte en t'annonçant ma visite : tu t'es tue et l'infirmière désespérée, indécise, m'a dit finalement sans conviction :  
« Ben...allez-y... »

Tu es couchée sur le côté, ton visage seul dépasse des draps, un visage très pâle, étroit, de fins cheveux blonds autour, la bouche maquillée d'un rouge intense, beau, incongru dans cette chambre absolument nue et fade. Le rouge dépasse un peu de tes lèvres sur un côté et c'est déchirant dans ton visage immobile. Un trait d'eye-liner sur chaque paupière – tu te maquilles comme moi à 20 ans et souvent, après, tu aimeras mes vêtements et moi la couleur des laines que tu tricoteras. Tes yeux marron sont ouverts vides dans le vide, tes paupières floues et gelées, ton regard ne cille jamais. Je ne sais pas si tu me vois et je ne sais pas où tu es. Je me présente, de nouveau, puis je m'installe au sol pour que mon visage soit à la hauteur du tien. De ta bouche engourdie, tu me dis que tu es trop fatiguée pour parler.

« Est-ce que vous avez envie que je lise pour vous les textes d'aujourd'hui ? »  
J'avais vu dans le cahier de transmission que F. te les avait lus hier. Tu fais « non » de la tête. Ordinairement, j'aurais trouvé dès ce « non » un moyen d'abandonner cette chambre d'une façon ou d'une autre. Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait. Peut-être parce que mon regard l'avait parcourue et que c'était déjà ta chambre, peut-être parce que tes yeux restaient dans mes yeux comme ça, à découvert, sans rien bouger, sans intention. Alors j'ai laissé cela se faire :

tes yeux qui visitaient les miens. Nos regards étaient sans précision, sans projet, vagues et là, ouverts. Le silence n'était pas gênant, il était comme une parole en soi, intraduisible en une autre langue, ni en quoi que ce soit d'autre, mots ou gestes, et le temps n'avait plus de mesure. C'était étrangement reposant.

« Et voulez-vous recevoir la communion ? » On aurait dit un marchand de tapis qui regarde dans son camion ce qu'il pourrait bien proposer, mais là non plus, de façon tout à fait inédite, je n'en étais pas gênée, c'était tout simple, c'était comme ça : je cherchais, et je cherchais avec toi, ce qu'il pourrait y avoir de bon, là, maintenant. Il n'y avait pas de chose cachée dessous les mots. Tu as fait un tout petit « oui » de la tête.

« Toi, Jésus, dont l'amour ne fait jamais violence... » Je prie à haute voix à côté de toi à présent – bien plus tard, j'apprendrai que tu as été violée. Tu fermes les yeux et moi aussi maintenant. J'entends les tout petits bruits que fait ta bouche en mangeant l'hostie. A part du café, dans une courte période, et différents produits pour mourir – du dissolvant, de la lessive -, ce sera la seule chose que tu avaleras pendant des années. Aujourd'hui que je ne te vois plus depuis longtemps, je viens d'apprendre que la décision a été prise d'enlever la sonde et d'arrêter de te nourrir malgré toi. Les médecins te donnent 10 jours de vie. Les médecins te donnent 10 jours et moi j'ai juste dit à M. de te transmettre que je pense à toi et tu lui as dit « merci ».

Tu ouvres les yeux, j'ouvre les yeux. Nous restons ainsi longtemps, yeux dans les yeux, proches et lointains en même temps. Je vais beaucoup le regarder ton visage.

A un moment, je te propose de te laisser te reposer. « Vous pouvez rester encore un peu avec moi, si c'est possible ? » Je m'installe un peu autrement. Tu diras quelques mots, très espacés. Tu diras que tu as connu encore pire. L'entrave, la nouvelle sonde.

« Tout le monde veut que vous viviez, vous garde pour que vous viviez... »  
« Oui...et moi je veux qu'on me laisse m'éteindre. »  
« Ça fait trop mal de vivre ? » - « Oui. »  
- C'est quoi le plus difficile ? » - « Tout .»

Je me souviens encore très nettement de la sensation physique d'évidence que j'ai ressentie alors : personne ne pourra aller te chercher au fond de ce puits, de ce noir si immobile. Je n'ai jamais senti si crûment que je ne pouvais pas prêter mon désir de vie à quelqu'un. Et cette évidence, ce jour-là au moins, m'a rendue libre et tranquille auprès de toi, a ouvert pour nous l'espace et le temps. J'ai eu l'impression de t'aimer pour rien. De t'aimer vraiment et que c'était une chance, au milieu de ce désert. C'était tellement visible, je pense, que tu as eu deux minuscules sourires et puis cette phrase : « Ici il n'y a que des soignants – tu étais interdite de visites -, c'est froid. Vous, ça fait un peu de chaleur »

Je viendrai te voir plusieurs fois. Puis un jour, de retour de vacances, je t'ai retrouvée très changée, debout, marchant, fumant, parlant. Tu m'as regardée attentivement et tu m'as dit : « J'étais tellement mal... Je me rappelle même pas de vous... Vous m'avez vue souvent ? » Puis, un peu plus tard dans la rencontre,

tes yeux s'allumeront d'un coup et tu t'exclamera : « Ah si ! je reconnais votre voix ! »

Le rouge à lèvres restera, des robes fantasques parfois, et des mises en scène pour aller avec. Tu feras pour moi des dessins appliqués comme une toute petite fille. Comme une nourrissonne tu t'enfouiras dans un nid de couvertures douces et vaporeuses, qui ne viendront jamais à bout de ta froidure, même quand tu y ajouteras des pelotes de grosse laine, ayant gagné momentanément le droit de tricoter. Et toujours tu me demanderas de prier à haute voix et toujours j'aurais cette impression de te donner mes mots à manger, de tisser une couverture de plus, une couverture de prière-parole avec ma voix, pour toi silencieuse, pour toi les yeux fermés, comme fait aussi mon chat quand je murmure et que ses paupières petit à petit se scellent, incapables de résister au bercement de ma voix, comme faisaient aussi mes filles quand je fredonnais ces chants qui me revenaient de ma propre enfance.

Et, quand je m'arrête, cette phrase que tu dis presque toujours : « Est-ce que vous pouvez parler encore un peu ? »